4e Année. — N° 202. Dimanche, 14 Novembre 1875.

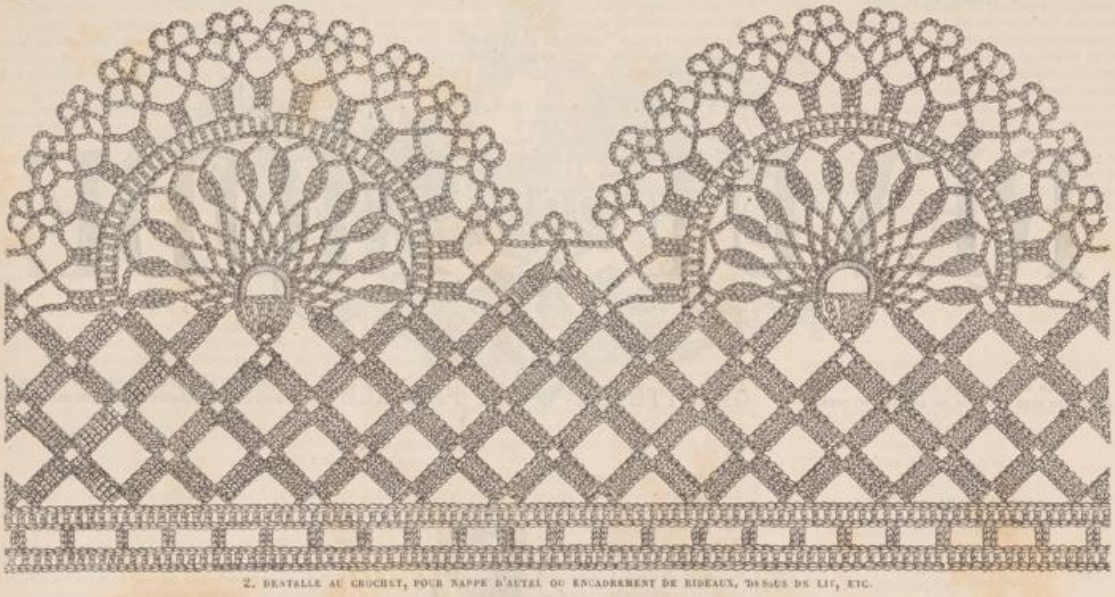
REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 75 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. ROBE DE VELOURS NOIR. — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.



2. DENTELLE AU CROCHET, POUR NAPPE D'AUTEL OU ENCADREMENT DE RIDEAUX, DESSUS DE LIT, ETC.

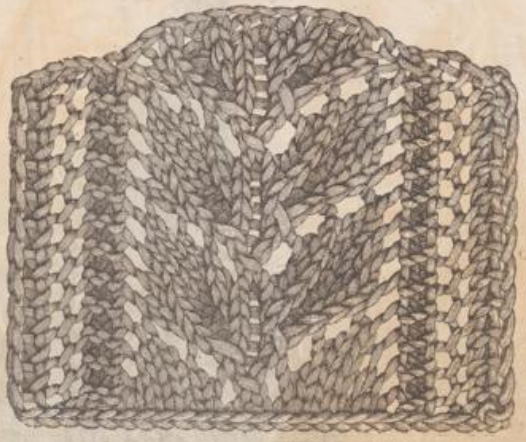
SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de velours noir. — Dentelle au crochet. — Tricot. — Carré en filet de Cluny. — Rond au point russe. — Deux entre-deux et trois dentelles en lacet médaillon et lacet Renaissance. — Deux entre-deux toile Colbert et toile grec. — Six toilettes pour bals et soirées. — Rébus.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de velours noir. — Jupe tout unie à traîne. Corsage à basques dentelées, bordées d'un petit galon d'un travail très fin perlé de jais. Au bout de chaque dent, se trouve place un médaillon en passementerie avec frange de jais. La basque est coupée derrière et forme deux gros plis qui s'étagent et finissent par deux pointes séparées, ornées du même galon et de la même frange. Manches demi-larges du bas avec sabot de dentelles fixées par un galon perlé. Un galon forme le V dans le dos et sur la poitrine, et suit l'échancrure en cœur du corsage servant de pied à un double ruché de dentelle et de crêpe lisse. — Modèle de Mme Duboys, 31, rue d'Anjou.



5. ENTRE-DEUX FORMANT GUIRLANDE DE FEUILLAGE.

2. Dentelle au crochet pour nappe d'autel ou encadrement de rideaux, dessus de lit, couvre édredon, etc. — Modèle de Notre Dame-de-Sion.

On commence par une rangée de brides rapprochées.

On fait une seconde rangée de brides, alternées de chaînettes, et une rangée de brides.

Puis, au-dessus, on fait 14 chaînettes, on prend pied sur le rang précédent, puis 5 chaînettes, ne laissant que 3 points d'intervalle, 14 chaînettes au-dessus de 7 points d'intervalle.

1 bride au dessus des 7 premières chaînettes, 5 mailles en l'air, 7 brides, la dernière se raccordant à la 3e chaînette des 5 du rang précédent, 7 brides de l'autre côté, en faisant partir la première du versant des 5 chaînettes.

Répéter cela 3 fois.

Dernier rang du quadrille : au-dessus des chaînettes ne faire que 7 brides, puis une longue chaînette ou triple bride qui prend pied sur la pointe du carré précédent, 5 longues brides dans le même point, puis, de l'autre côté, redescendre les brides.

La grande dent se fait, en aller, en revenant de droite à gauche. Entrer dans la nomenclature des points me semble inutile : on commence par lancer des chaînettes, sur lesquelles on prend à cheval pour festonner le demi cercle du milieu; sur ce cercle, on fait rayonner

3. CARRÉ EN FILET DE CLUNY.

4. ROND AU POINT RUSSE.

chet pour nappe d'autel
deaux, dessus de lit, cou-
modèle de Notre Dame-

une rangée de brides rap-

rangée de brides, alter-
une rangée de brides.
fait 14 chainettes, on
précédent, puis 5 chai-
3 points d'intervalle,
de 7 points d'intervalle.
7 premières chainet-
7 brides, la dernière se
nette des 5 du rang pré-
tre côté, en faisant partir
des 5 chainettes.

quadrille : au-dessus des
que 7 brides, puis une
iple bride qui prend pied
précédent, 5 longues bri-
nt, puis, de l'autre côté,

fait, en aller, en reve-
. Entrer dans la nomen-
semble inutile : on com-
chainettes, sur lesquelles
ur festonner le demi cer-
cercle, on fait rayonner

1875 N° 202

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mme Jenny Pasquet 12 rue St Roch.

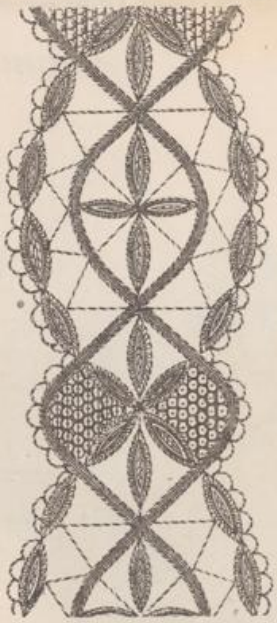
Gants de la Parfumerie Niaou 31 r. du Quatre Septembre.

6. ENTRE-DEUX

les chaînettes à l
chaînettes s'angme
du centre.
Les olives s'obtie
demi-brides, qui s

11. ENTRE-DEUX

6. ENTRE-DEUX EN LACET MÉDAILLON ET LACET RENAISSANCE.



7. ENTRE-DEUX EN LACET MÉDAILLON ET LACET RENAISSANCE.

8. DENTELLE EN LACET MÉDAILLON ET LACET RENAISSANCE.

les chaînettes à l'aller et au retour, pour former l'auréole; ces chaînettes s'augmentent en nombre à mesure qu'elles s'éloignent du centre.

Les olives s'obtiennent au moyen de 3 longues demi-brides, qui se terminent d'un coup dans le haut. Du reste, notre dessin reproduit si clairement et si fidèlement la dentelle, qu'il suffira de le regarder pour comprendre et mener à bien ce travail.

3. Carré en filet de Cluny. — Modèle de Notre-Dame-de-Sion. — Ce carré est presque tout en plein; il se compose de points de toile, points de croix et reliefs pour les étoiles et la croix du milieu.

4. Rond au point russe. — On le brode sur cachemire, drap ou moleskine, avec des soies aux nuances vives et bien heurtées. On peut s'en servir pour pelotes, vide-poche, corbeilles, porte-montre, etc.

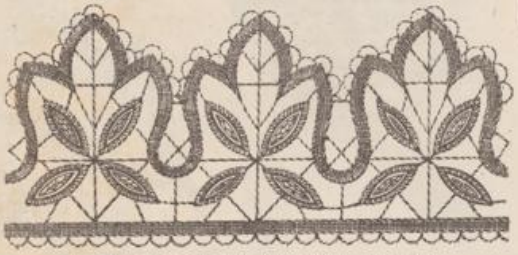
5. Entre-deux formant guirlande de feuillage.

Montez vingt-huit mailles.

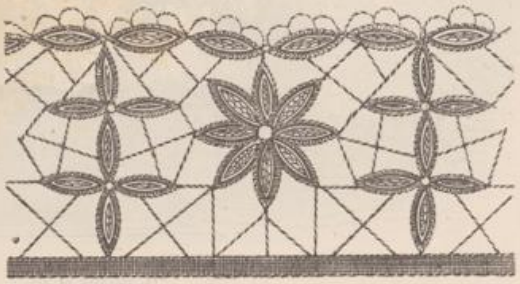
1er *tour.* — 1 non tricotée, 3 unies, 1 augmentée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 augmentée, 1 unie, 1 rétrécie, 1 à l'envers, 1 rétrécie, 1 unie; tournez deux fois le fil sur l'aiguille, 1 à l'envers; laissez le fil sur l'aiguille, 1 unie, 1 rétrécie, 1 à l'envers, 1 rétrécie, 1 unie, 1 augmentée, 3 unies, 1 augmentée, 1 rétrécie, 1 unie.

2e *tour.* — 1 non tricotée, 2 unies, 1 augmen-

11. ENTRE-DEUX TOILE COLBERT ET TULLE GREC.



9. DENTELLE EN LACET MÉDAILLON ET LACET RENAISSANCE.



10. DENTELLE EN LACET MÉDAILLON ET LACET RENAISSANCE.

12. ENTRE-DEUX TOILE COLBERT ET TULLE GREC.

TOILETTES POUR BALS ET SOIRÉES, CRÉÉES SPÉCIALEMENT POUR LA « REVUE DE LA MODE » PAR M. GUSTAVE JANET

12. TOILETTE DE BAL. 14. TOILETTE DE SOIRÉE. 15. TOILETTE DE SOIRÉE POUR JEUNE FILLE. 16. TOILETTE DE SOIRÉE. 17. TOILETTE DE SOIRÉE. 18. TOILETTE DE SOIRÉE.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

COURRIER DE LA MODE

dessins et comme tissus. Aussi la faveur dont jouissent ces produits s'étend-elle dans le monde entier, tributaire de la France, pour tout ce qui touche à la mode, à l'élégance et au bon goût.

Parlons donc des brochés, nous qui imposons aux autres nations et notre opinion et nos prédilections, puisque nous contribuons ainsi à la prospérité et au développement du commerce de notre pays.

Certaines maisons de couture font fabriquer elles-mêmes des dessins spéciaux dont elles ont la propriété. J'ai vu dernièrement, entre autres, un damassé de soie, représentant un fouillis de branches de roses qui est une merveille. Celui que j'ai vu était à dessins gros vert s'enlevant sur un fond satiné réséda. La robe faite avec cette étoffe, qui coûte 30 fr. le mètre, était longue, de forme princesse et relevée de côté sur un jupon de velours gros vert; prix de la toilette : 500 fr. Dans un autre style, je citerai une robe au corsage-cuirasse, en broché gris fer sur gris ardoise; la jupe en faille ardoise, garnie dans le bas et drapée au milieu d'une large écharpe du même broché que la cuirasse; prix : 400 fr. Une autre toilette fort originale, c'est la robe Isabeau, en brocart, corsage montant, ouvert, carré; prix : 450 fr. J'ai vu encore le même jour une toilette pour femme d'un certain âge ainsi composé : sur une jupe longue en belle faille, tombe une robe de satin amande broché velours bronze. Cette robe, forme princesse, est fendue d'un côté et relevée et drapée de l'autre. Le prix est de 750 francs.

J'ai cité ces quelques exemples pour prouver à mes lectrices qu'on pouvait, tout en abordant le luxe, rester dans une certaine modération de dépense. Ces robes, sorties des mains habiles de Mme Dubois, représentent en réalité une valeur plus grande que leur prix réel. Cela tient tout à la fois de l'heureuse disposition des dessins des tissus employés, qui sont tous la propriété exclusive de cette maison, et de la coupe élégante et simple de ces toilettes.

Le meilleur renseignement à donner à Mme Dubois, quand on lui demande une robe, est de lui indiquer le prix qu'on veut mettre à cette acquisition, comme le moyen le plus sûr d'être bien habillée est de s'en rapporter à son bon goût.

Une de mes plus agréables récompenses est de voir mes appréciations justifiées par l'événement. La maison de l'*Union des Indes* vient de me donner cette satisfaction en obtenant une grande médaille d'or pour son tissu, le véritable cachemire de l'Inde. Le brevet est ainsi conçu : « Médaille d'or accordée à M. Le Houssel pour la beauté et la solidité du tissu dont il a le seul dépôt en Europe, nommé *cachemire de l'Inde*, lisière chinée à jour ». Mes lectrices verront par ce fait que je ne suis pas seule de mon avis, touchant les qualités de cette charmante étoffe.

MARIE DE SAVERNY.

LES FEMMES AU MOYEN AGE

II

Les femmes donnaient à leur visage les teintes en vogue, au moyen de fards achetés en Orient : — « Les dames, dit un troubadour, se mettent tant de blanc et de rouge qu'oncques plus on n'en vit aux *ex voto* (statuettes) qui accompagnent les offrandes. »

Les mains étaient garanties du froid par des gants épais, façonnés en peau de mouton ou d'agneau, en cuir de veau ou de bœuf, et fourrés de poil de lapin, de vair, de petit-gris.

On connaissait aussi l'usage des demi-gants ou mitaines, appelées *mitx*.

Jusqu'alors on n'avait guère employé que les étoffes pour façonner les souliers des dames. Au treizième siècle l'usage du cuir de Cordoue se répandit et les nobles châtelaines, aussi bien que les bourgeoises, chaussèrent tour à tour, suivant les saisons et les circonstances, la mule en drap, en soie et en fourrure, ou le soulier en *cordouan*, qui savait mieux résister à la marche et à l'intempérie des saisons. Souliers et mules sont ajustés et à bouts très-pointus, moins pointus cependant que durant le siècle qui suivra. On connaît dès lors les souliers à boucles et les souliers à lacets.

Il est un accessoire du costume féminin que nous signalerons tout spécialement et qui, inventé dès le règne de Louis le Jeune, jouit d'une vogue énorme durant les treizième et quatorzième siècles; je veux parler du blason.

Le blason fut importé d'Asie à la suite de la première croisade. Les guerriers, tout couverts de fer, s'empressèrent de l'adopter comme un moyen commode et usuel pour se reconnaître entre eux, à la bataille aussi bien qu'en voyage. Les dames suivirent bientôt l'exemple de leurs époux.

Elles blasonnèrent non pas leur armure, puisqu'elles ne portaient ni casques, ni cottes de mailles, mais le vêtement féminin par excellence, la robe.

Elles brodaient sur la poitrine, à droite, l'écusson de leur mari; à gauche, l'écusson de leur propre famille; puis, comme les surcots, avec leurs longues jupes, vinrent plus tard recouvrir entièrement la robe, elles s'empressèrent de broder les mêmes insignes sur le devant de la jupe des *surcots*; et bientôt toutes les pièces du costume féminin furent estampillées d'un petit blason, ce qui produisait un effet des plus pittoresques.

Le poëte du *Roman de la Rose* nous a tracé de la dame *Oiseuse* le portrait qui suit :

« Elle porte un mignon chapel d'orfroy, que surmonte un chapel de roses écloses le matin. Sa main droite tient un miroir. Elle a d'une riche tresse artistement dressé sa chevelure. Pour garder du hâle sa main fraîche, elle a pris un gant blanc. Sa cotte, d'un riche vert de Gand, est lisérée tout autour. A la façon dont elle était atournée, on jugeait qu'elle avait bien des loisirs. En effet, quand elle s'était peignée, bien parée, bien atournée, elle avait employé toute la journée. »

Ce portrait d'un personnage de fantaisie a été bien certainement emprunté par le poëte aux mœurs et coutumes des grandes dames de son temps. Voici, au surplus, quelques descriptions, d'après des documents authentiques : vitraux, statues, manuscrits enluminés, etc., et qui compléteront cette notice sur le costume au treizième siècle.

Costume de Blanche de Castille, femme de Louis VIII et mère de saint Louis, d'après une miniature.

Robe étroite, mais non ajustée, tombant jusqu'aux pieds; elle est en étoffe brochée d'or et retenue aux hanches par une *saingle* ou ceinture; le col est largement échancré en rond, et le haut des épaules, que la robe laisse à découvert, est voilé d'une étoffe légère rappelant la finesse de la gaze. — La reine porte le grand manteau sans manches nommé *chape*, qui couvre seulement le dos, le derrière des épaules et des bras, et retombe à terre en longue traîne. Une longue patte d'étoffe, richement ouvrée, rattache, au-dessus de la poitrine, les deux côtés de la chape, qui est doublée de vair et entourée d'une riche broderie.

Costume de Marguerite de Provence, femme de saint Louis.

Robe ou *cotte* montante à corsage ajusté, avec ceinture et jupe à plis nombreux. Elle est en étoffe d'un rouge tendre, brochée d'arabesques d'un rouge plus foncé; manches d'étoffe brune parsemée de fleurettes d'or; le bas de la jupe, qui balaye la terre, est terminé par une large bande d'étoffe blanche brodée d'or et de pierreries.

Surcot, tout en hermine, couvrant entièrement le dos et la poitrine et descendant du col aux hanches. Les deux côtés du surcot, largement fendus et échancrés du dessus de l'épaule aux hanches, laissent passer les bras et entrevoir l'étoffe de la *cotte*. — A ce corsage d'hermine se rattache une ample jupe d'étoffe bleue fleurdelisée d'or et bordée d'hermine.

Par dérogation à l'usage, le *surcot* de la reine Marguerite est muni de longues manches fendues et doublées d'hermine, ou plutôt d'un double morceau d'étoffe de même nuance que la jupe, et qui, pareil à de grandes ailes, s'ajuste à la naissance des bras et retombe jusqu'à terre.

Les cheveux, roulés autour de la tête en forme de bourrelet, sont enveloppés dans un chapel d'étoffe jaune rayée de barrettes d'azur. La couronne royale repose sur le chapel.

Une *guimple* d'étoffe légère passe sous le menton, se noue sur le chapel et retombe par derrière en deux ou trois plis formant voile.

Au cou, collier formé d'un cercle d'or et de rayons en même métal terminés par des perles.

Souliers de cordouan noir à bouts pointus.

BERTHA DE DORDRECHT.

(*A suivre.*)

LA BAGUE D'OPALE

I (suite)

Le coup porté avait été tellement rapide que Charles Lecomte croyait, derrière le bras de sir Wilkie Robertson, avoir traversé la poitrine du gentilhomme.

— Êtes-vous donc grièvement blessé, monsieur? demanda-t-il anxieusement.

Déjà le médecin qui assistait les combattants s'était approché et avait fendu la manche de la chemise du blessé.

— Non, répondit-il après un instant d'examen; grâce à Dieu, ce ne sera rien. Quelques jours de soins, de repos absolu et...

— Nous pourrons recommencer, dit sir Robertson, que le sang qui s'échappait de sa blessure semblait exaspérer.

— Non, monsieur, Dieu m'en garde, dit Charles. J'ai satisfait à un point d'honneur, assurément exagéré, en acceptant une rencontre pour une cause aussi futile; mais je vous affirme que rien ne saurait me forcer à recommencer.

— Oh! il y a des moyens, dit le baronnet en gesticulant avec énergie.

— Monsieur!

— J'avoue que vous tirez bien l'épée, mais reste à savoir si vous êtes de même force au pistolet.

— Quand je vous aurai prouvé que je mets une balle dans un as de pique à vingt-cinq pas, serez-vous plus avancé?

— Gasconnade!

— Milord!...

— Soit, j'accepte vos paroles pour vraies. Mais quand nous nous retrouverons sur le terrain, vous vous apercevrez qu'une cible humaine change sensiblement les conditions du tir et trouble le rayon visuel des plus habiles et des plus flegmatiques.

— Milord, je ne tenterai pas cette épreuve.

— Je saurai bien vous y forcer, et vous perdrez, car vous êtes nerveux.

Ce dernier mot fut prononcé du ton le plus désobligeant du monde et permettait de lui donner l'interprétation la plus fâcheuse et la plus blessante. Charles hésita un instant sur la réponse qu'il allait faire; mais sa générosité naturelle l'emporta sur son ressentiment; il salua donc son adversaire avec beaucoup de courtoisie et lui dit ces seuls mots :

— Adieu, milord.

— Non pas adieu, au revoir.

Charles salua une dernière fois. Le baronnet était complétement exaspéré. Il agitait son bras gauche en signe de menace.

— Oui, au revoir, s'écriait-il. Ah! mon petit monsieur, je saurai bien vous trouver, si profondément que vous vous cachiez.

Charles eut la sagesse de ne pas répondre à cette provocation d'un goût au moins douteux, et s'éloigna rapidement, accompagné de ses deux témoins.

A peine notre ami — et j'espère qu'il est devenu l'ami de mes lectrices comme il est déjà le mien, — à peine notre ami fut-il libre, qu'il se fit conduire au Grand-Hôtel. Cette visite avait pour lui une importance capitale. Un Américain, nommé M. Mac Dowel, avait fait demander un jeune ingénieur des mines qui voulût bien l'accompagner en Amérique, pour faire des observations géologiques sur des terrains qu'il avait achetés au pied des montagnes Rocheuses et découvrir les filons aurifères que M. Mac Dowel prétendait y exister. En cas de succès, les conditions faites à l'ingénieur étaient des plus brillantes. En cas d'échec, on lui assurait dix mille francs pour ses frais de déplacement et les études qu'il aurait faites. C'était donc, dans l'une et l'autre hypothèse, une très-belle affaire pour un jeune homme, à peine échappé, comme Charles Lecomte, des bancs de l'école.

Une déception attendait l'ingénieur. A son arrivée à l'hôtel, il apprit que M. Mac Dowel avait reçu de son pays de graves nouvelles qui l'avaient forcé de précipiter son départ. Il avait quitté Paris par l'express du matin, sans même laisser un mot qui pût renseigner Charles Lecomte sur la suite à donner à l'affaire entamée entre eux.

— Allons, se dit Charles, il était écrit que je n'irais pas en Amérique pour y découvrir une nouvelle Californie!

Il lui fallut bien prendre son parti de ce contre-temps. Il aurait même oublié complétement cette affaire manquée, si, en regardant le fond de sa caisse, il ne s'était aperçu avec inquiétude qu'il arrivait rapidement à épuiser ses dernières ressources. Il lui fallait donc songer sérieusement à battre monnaie de son diplôme, soit en sollicitant une mission du Gouvernement, soit en mettant ses talents au service de quelque industrie privée ou d'une administration de chemin de fer.

Au moment de prendre un parti et de faire quelque démarche décisive, il résolut d'en conférer avec son notaire, Me Rochard. C'était un homme d'une haute raison, malgré une intarissable bonne humeur qui ne convenait pas toujours à la gravité de ses fonctions. Au reste, ses clients les plus collet-monté pardonnaient à son grand âge, — Me Rochard était le doyen des notaires de Paris, — un laisser-aller et quelque chose, un sans-façon qu'ils n'auraient pas souffert d'un homme plus jeune. C'était, d'ailleurs, un notaire de la vieille roche qui devenait forcément l'ami de ses clients. Il avait beaucoup connu le père de Charles, et, malgré sa gaieté sans trêve, il n'en parlait jamais qu'avec une émotion qui avait depuis longtemps gagné le cœur du jeune ingénieur. C'était par Me Rochard qu'il avait appris à aimer un père qui, pendant sa vie, ne lui avait jamais inspiré qu'un respect très-proche voisin de la terreur.

Charles arriva donc un matin chez Me Rochard.

— Ah! ah! vous voilà, mauvais sujet, lui dit le vieux notaire en le menaçant du doigt. Il y a longtemps que j'attends votre visite pour vous faire des reproches.

Charles crut qu'il s'agissait de son duel avec sir Wilkie Robertson.

— Des reproches! dit-il. Croyez que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour éviter cette déplorable affaire!

— Déplorable affaire! comme vous y allez! jeune homme. Dix mille francs assurés en cas d'échec, une fortune si vous réussissiez, vous appelez cela une déplorable affaire?

Charles, s'apercevant qu'il avait fait fausse route, balbutia quelques mots d'excuse.

— Comment! s'écria le vieillard, je vous trouve une mine d'or, sans compter celle que vous auriez exploitée là-bas, ajouta Me Rochard, qui était, nous l'avons dit, un notaire du genre jovial, et vous refusez de partir!

— Mais je n'ai refusé en aucune façon.

— Alors, pourquoi n'êtes-vous pas en Amérique?

— Je n'ai pu arriver à rencontrer M. Mac Dowel, qui, vous le savez sans doute, a quitté brusquement Paris.

— N'est-ce que cela? Il n'importe. J'ai les instructions de Mac Dowel, qui a les meilleurs renseignements sur votre compte, sans compter tout le mal que je lui ai dit de vous. Vous êtes donc agréé et vous pouvez partir. Il y a là dans ma caisse dix mille francs qui sont à votre disposition. Acceptez vous?

— Si j'accepte! s'écria Charles transporté. J'accepte avec reconnaissance, mon vieil ami.

— Alors vous n'avez pas de temps à perdre. En prenant la malle ce soir, vous avez des chances d'arriver demain à Liverpool avant le départ du *Russia*, le meilleur marcheur de la ligne Cunard, qui est en partance pour New-York. De là, vous irez à la Nouvelle-Orléans, par terre ou par mer, à votre gré.

— Je pars ce soir.

— Embrassez-moi donc, mon enfant, et bonne chance!

Le lendemain, dans la soirée, le jeune ingénieur, arrivé à Liverpool par l'express de Londres, apprenait que le *Russia* quittait à l'instant les docks. Il était possible de le rencontrer encore si le paquebot attendait la poste de Londres. Charles se jeta donc dans un cab en donnant l'ordre au cabman de le conduire au plus vite dans les docks.

Il descendait Water street à fond de train, quand il s'entendit hélier. Charles se retourna et reconnut son adversaire du Bas-Meudon, sir Walkie Robertson.

— Monsieur!.. lui dit le baronnet en arrêtant la voiture de Charles.

— Pardon, milord, dit le jeune homme, mais je suis horriblement pressé, je n'ai que le temps d'arriver dans les docks.

— Qu'à cela ne tienne, j'y vais avec vous, dit sir Wilkie en montant dans le cab, nous causerons en route, mon cher monsieur.

Mais le pavé de Liverpool est mauvais. Le cocher, craignant de ne pas arriver à temps, allait de toute la vitesse de ses chevaux, si bien que le baronnet et Charles n'avaient pas pu échanger quatre mots lorsque le cabman les descendit dans les docks.

Le *Russia* n'avait pas encore lâché ses dernières amarres. Les facteurs de la poste traversaient en courant le pont volant, emportant les sacs de dépêches. Charles les suivit.

— Mon cher monsieur, dit le baronnet en prenant amicalement le bras de Charles, vous n'ignorez pas que nous avons une petite affaire à régler ensemble.

— Encore une fois, monsieur, répondit Charles avec un peu d'impatience, veuillez m'excuser; mais vous voyez que l'on fait les derniers préparatifs de départ sur le *Russia*; je n'ai que le temps de monter à bord.

— Et où allez-vous?

— En Amérique.

— *All right! my dear fellow!* J'y vais avec vous. Nous aurons tout le temps de causer pendant la traversée, dit gaiement le baronnet, en suivant Charles sur le pont du *Russia*.

Il était temps. Un instant après, le capitaine donnait l'ordre d'enlever le pont volant, et le *Russia*, délivré des amarres qui le retenaient à quai, se mit en marche et se dirigea majestueusement vers l'embouchure de la Mersey.

II

Le salon du bord

Le lendemain matin, le *Russia* touchait à Queenstown, sur la côte d'Irlande, pour y prendre le courrier.

Jusque-là, sir Wilkie Robertson ne semblait pas s'être souvenu de l'étrange fantaisie qui l'avait amené à bord. Ce ne fut que dans l'après-midi, quand le *Russia* eut débouqué du canal Saint-Georges pour prendre la haute mer, que le baronnet vint encore une fois prendre familièrement Charles par le bras, et, l'emmenant à l'écart :

— My dear, lui dit-il, j'ai beaucoup réfléchi depuis notre dernière rencontre.

— Je ne vous le cache pas, milord, dit Charles en souriant, vous ne pouviez que gagner à réfléchir.

— Oh! yes, certainly, je le crois aussi.

— Et pouvez-vous me faire connaître le résultat de vos réflexions?

— C'est précisément pour cela que je suis ici à bord du *Russia*.

— Je vous écoute, milord.

— My dear, reprit le baronnet tout en caressant sa barbe par un geste qui lui était familier, j'avoue, sans fausse honte, que j'ai perdu la première manche de la partie que nous avons engagée ensemble; mais rien ne me prouve que vous gagnerez la seconde.

— C'est là le résultat de vos réflexions?

— Oh! yes.

— Vous prétendez encore?...

— Que vous m'accordiez ma revanche, certainly.

— Pour cela, non.

— Nous verrons bien. J'aurai ensuite un service à vous demander.

— Disposez de moi, monsieur, et si c'est quelque chose qui soit en mon pouvoir...

— Cela viendra en son temps. Examinons d'abord ma première proposition.

— Inutile, puisqu'elle est repoussée.

— Écoutez-moi, vous me répondrez ensuite. Encore une fois, je reconnais que vous m'avez battu l'épée à la main. Je dépose donc mon épée à vos pieds. Il nous reste le pistolet. Il y a encore le duel américain à la carabine. Mais ces divertissements ne sont guère praticables à bord où nous risquerions de casser la tête à quelques uns des passagers.

— Alors, abandonnez l'idée de la revanche, puisqu'un duel à bord est impossible.

— Peut-être.

— Comment?

— Dans mon pays, reprit l'Anglais avec un peu d'hésitation, il y a une manière praticable ici de vider les différends. Mais, vous autres Français, vous ne comprenez pas cela et croiriez vous compromettre en acceptant une petite partie de boxe.

La proposition était en elle-même si plaisante, et l'Anglais soulignait ses paroles de gestes tellement bouffons que Charles éclata de rire.

— Un duel à coups de poing! s'écria-t-il. A la bonne heure! voilà qui est d'un haut goût.

— Oui sans doute, dit modestement sir Robertson. Mais, ajouta-t-il avec un peu d'hésitation, vous ne pouvez pas accepter.

— Pourquoi pas?

— D'abord pour la raison que je vous ai dite tout à l'heure.

— Bah! nous ne sommes pas en France ici, dit Charles en frappant du pied le pont du navire; nous sommes sur une terre britannique.

— Sans doute, mais il y a encore une autre raison plus grave que celle-ci.

— Laquelle?

— Nos armes ne sont pas égales, dit le baronnet en étalant complaisamment ses membres d'athlète.

— Bah! qui sait? dit Charles.

— Quoi! vous acceptez, dit Robertson en prenant les mains du jeune Français qu'il serra avec effusion. Ah! *my dear fellow!* je n'oublierai jamais une aussi noble conduite. Vous acceptez?

— Oui, mais à une condition.

— J'y souscris d'avance.

— C'est que cette manche sera la dernière de la partie : quelque soit le résultat de cet engagement, nous ne jouerons pas la belle.

— C'est dommage, dit sir Wilkie Robertson en poussant un soupir, mais enfin, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser. Il sera fait comme vous le désirez.

Bras dessus, bras dessous, Charles et le baronnet, comme deux bons amis qui se content leurs petits secrets de jeunes gens, continuèrent de se promener sur le pont du navire en réglant les conditions du singulier duel qui venait d'être consenti entre eux. Il fut convenu que le premier coup qui ferait marque serait le signal de la fin du combat et que celui qui l'aurait reçu serait tenu pour bien et dûment vaincu.

Le *Russia*, l'un des plus vastes, était sans contredit le mieux aménagé des magnifiques paquebots transatlantiques de la ligne Cunard. Le grand salon du bord formait un parallélogramme presque aussi spacieux que le salon du Grand-Hôtel à Paris. A droite et à gauche, se trouvaient les cabines des passagers adossées à la muraille du navire. Quoique chacune de ces cabines contînt au moins deux *births* (lits de bord) elles n'étaient généralement occupées que par un seul passager, excepté celles destinées aux familles qui contenaient jusqu'à six *births*. Pour celles-là on avait simplement enlevé la cloison qui séparait entre elles les diverses cabines, à la tête et aux pieds des deux *births* superposés et l'on avait condamné deux des portes ouvrant sur le salon.

Aux heures de repas, le salon se transformait en salle à manger. Aussi à chaque extrémité se trouvaient des dressoirs et des crédences chargés de vaisselle et de verrerie. Ces dressoirs étaient nécessairement d'une forme particulière pour que la vaisselle pût y être arrimée, de façon que par les gros temps elle ne fût pas trop exposée à être brisée. Les dressoirs du *Russia* étaient de véritables travaux d'art qu'eût pu signer Boule lui-même. Aussi le capitaine ne manquait il jamais de les faire admirer aux passagers, quand il leur faisait les honneurs de son navire.

Nous demandons pardon à nos lectrices d'entrer dans ces détails, mais ils étaient indispensables, l'un des dressoirs du *Russia* jouant un rôle important dans la scène que nous allons raconter.

Il était deux heures du matin : tout le monde dormait à bord, lorsque tout à coup un bruit formidable retentit dans le salon. A la mer les accidents sont malheureusement trop fréquents pour que le plus petit incident n'éveille pas des appréhensions. On ne dort jamais guère que d'un œil et la nuit tout le monde est dehors à la moindre alerte. Aussi quand les passagers entendirent au milieu du silence de la nuit cet effroyable vacarme dans le salon du bord, chacun d'eux sauta à bas de son *birth*, les portes des cabines s'entr'ouvrirent, des interpellations se croisèrent pendant que de tous côtés apparaissaient des têtes comiquement effarées. Ce qui achevait de donner à ces apparitions un caractère tout à fait grotesque, c'est que quelques passagers n'avaient pas pris le temps de se vêtir.

La première émotion passée et quand on se fut bien convaincu que le navire n'avait pas touché et qu'aucune catastrophe ne menaçait les passagers, l'on chercha à se rendre compte de la cause de tout ce tumulte. On put voir alors l'un des dressoirs défoncé et une sorte de géant assis sur les débris de vaisselle et de verrerie qui jonchaient le sol. Mais quel pouvait être cet homme?

— C'est le nègre Bob! s'écrièrent les passagers de tribord.

On sait que le service à bord des steamers américains était fait alors, — nous sommes en 1899, l'avons-nous dit? — par des nègres. L'un de ces nègres, très-connu des passagers par sa taille colossale et son humeur joviale, s'appelait Bob. Aussi les passagers de tribord affirmaient-ils que c'était Bob qui, dans un état d'ébriété un peu trop prononcée, avait écrasé le dressoir en voulant regagner son cadre. Mais de leur côté, les passagers de bâbord disaient :

— Ce n'est pas Bob, c'est un blanc!

Pendant que sans pouvoir se mettre d'accord l'on discutait sur la couleur du brûleur de vaisselle, celui-ci s'étant tourné, un phénomène bizarre se produisit. Les passagers de tribord qui avaient d'abord reconnu en lui le nègre Bob, se trouvaient maintenant en présence d'un blanc; les autres, qui avaient vu d'abord un blanc dans le perturbateur nocturne, se trouvaient maintenant en présence d'un nègre du plus beau noir. Ce qui contribuait du reste à cette fantasmagorie, c'était la faible lumière de la lampe de nuit qui, seule à cette heure, éclairait ce vaste salon.

Mais tout s'expliqua bientôt, et les illusions se dissipèrent. Le personnage auteur de tout ce tumulte s'étant péniblement relevé, aidé par un jeune homme qui s'était tout d'abord précipité à son secours. Le géant proclama son identité en ces termes :

— Ce n'est rien, messieurs, c'est moi, sir Wilkie Robertson, qui ai eu la maladresse de me laisser choir en descendant l'escalier, et, dans ma chute, j'ai un peu endommagé ce buffet.

— Mais vous êtes vous-même fortement endommagé, milord, dit l'un des passagers.

— Oh! *my goodness!* s'écria le baronnet en voyant dans une glace toute la partie gauche de son visage défigurée par une large tache noire où le sang s'était extravasé.

Et se tournant vers le jeune homme qui l'avait relevé :

— Mes compliments, monsieur Charles Lecomte, dit-il à voix basse.

— Milord! milord! répondit sur le même ton et d'une voix suppliante le désolé Charles.

— C'est bravement fait, je ne me plains pas.

— Avez-vous besoin du médecin, milord? dit le steward en intervenant.

— Merci, ce n'est rien, une petite plaie contuse, voilà tout. Excusez-moi seulement auprès de ces messieurs, dont j'ai troublé le sommeil, et permettez-moi de rentrer dans ma cabine.

En disant ces derniers mots, le baronnet salua à la ronde, et, prenant le bras de Charles, qu'il serra amicalement, il rentra chez lui aussi calme que si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

— Oh! monsieur, dit Charles en cherchant d'une main tremblante dans le nécessaire de voyage du baronnet ce qui était indispensable pour le pansement du gentilhomme, je ne me pardonnerai jamais ce que j'ai fait cette nuit!

— Que dites-vous donc là, mon cher camarade? Vous devez en être fier, au contraire. Il y a de quoi, croyez-moi. Vous avez, dans la lutte nationale de son pays, vaincu du premier coup celui qui se croyait le plus solide champion de l'Angleterre. Quel coup de poing! *Good gracious me!* Je crois, sans vanité, que j'en avais quelquefois donné, mais, foi d'Anglais, je n'en avais jamais reçu de pareil!

ÉDOUARD DIDIER.

(*La suite au prochain numéro*).

DES MOULES

La moule est l'huître du pauvre, dit M. Léon Vidal, et jouit d'une faveur presque aussi générale que sa rivale; faveur très-méritée d'ailleurs, car, outre son abondance vraiment prodigieuse sur toutes nos côtes, elle a une chair grasse, savoureuse et délicate, surtout quand elle a été améliorée par la culture. Sa coquille bivalve, régulière, nacrée à l'intérieur, est recouverte extérieurement d'un épiderme brun ou noirâtre, sur lequel on remarque souvent des bandes de couleurs très-vives, nuancées de pourpre ou de violet. Dès que la coquille a été ouverte, l'animal se présente sous forme d'une masse ovoïde, enveloppé d'une lame charnue, épaisse, d'un blanc jaunâtre, à laquelle on a donné le nom de *manteau*. Celui-ci est bivalve comme la coquille, et chacun de ses lobes est divisé sur ses bords, en deux feuillets. Le feuillet externe s'atta-

che à la coquille correspondante pour la faire mouvoir, le feuillet interne est libre et frangé de filets cylindriques mobiles. Au centre, dans l'intérieur du manteau, on distingue le foie, d'un tissu blanchâtre et rempli de petites granulations verdâtres. A côté du foie se trouve l'estomac, généralement fort distendu et formé d'une membrane mince, blanche et opaline; puis viennent les intestins qui s'allongent au-dessous du cœur, se dirigent vers la ligne dorsale, se recourbent ensuite et vont finir par un petit appendice près de la charnière, dans la cavité du manteau. Quant à la tête, tout le monde sait que les moules, comme les huîtres, en sont complétement dépourvues. Enfin, on remarque encore à l'une des extrémités du corps un petit prolongement filiforme qui porte le nom de *pied* et qui joue un grand rôle dans l'existence de la moule. Celle-ci, en effet, sécrète un fluide particulier nommé *byssus*, analogue à celui dont l'araignée forme sa toile, et qui, par l'intermédiaire du pied, constitue son organe principal de locomotion.

Ainsi, lorsque la moule veut changer de domicile, elle entr'ouvre sa coquille et lance son pied sur un rocher ou sur le premier corps solide qu'elle rencontre, puis elle le rentre immédiatement, en laissant fixée sur le point de contact une traînée de byssus, qui se solidifie dans l'eau et forme un espèce de fil de soie de la grosseur d'un fort cheveu. Après avoir répété plusieurs fois la même opération, elle finit par constituer comme un câble à cordons multiples, assez puissant pour supporter tout le poids du coquillage. Alors, l'animal, faisant effort sur ce câble, avance de quelques millimètres, et on comprend qu'en répétant indéfiniment le même travail, il peut, au bout d'un certain temps, parcourir un assez long chemin. Dans quelques espèces mieux favorisées, le pied sert non-seulement à filer le byssus, mais encore à opérer une véritable reptation et à creuser dans le sable une retraite où se cache le mollusque. Sur la face inférieure des roches surplombantes, on récolte assez souvent de véritables grappes de moules fixées les unes aux autres et suspendues par les cordons de byssus.

Les moules se reproduisent avec une prodigieuse fécondité. Aux mois de mars et d'avril, elles donnent naissance à un frai gélatineux qui, après quelque temps d'incubation dans le manteau, se réduit en une quantité infinie de petites moules microscopiques. Celles-ci flottent d'abord dans l'eau de la mer et finissent par se fixer aux rochers ou aux corps solides qu'elles rencontrent. C'est lorsqu'elles ont atteint le volume d'un haricot que ceux qui en pratiquent la culture les récoltent pour les transporter sur des espèces d'immenses claies, où elles séjournent sous l'eau jusqu'au moment de les livrer au commerce. Il faut un an environ pour qu'elles aient atteint la grosseur voulue.

Au point de vue de l'alimentation, la moule est sans doute bien inférieure à l'huître, mais elle n'en constitue pas moins un produit de consommation fort agréable, à la portée des bourses les plus modestes, et, vu l'immense quantité qu'on en livre au commerce, sans jamais en voir diminuer la production, cette source inépuisable d'alimentation nous paraît digne du plus haut intérêt. Malheureusement, on voit survenir, de temps en temps, après l'ingestion des moules, quelques accidents plus ou moins graves qui prennent le caractère d'un véritable empoisonnement. Hâtons-nous de dire que ces accidents ne sont pas mortels et qu'on peut les combattre assez rapidement par une médication approprié.

Empoisonnement par les moules. — Les médecins et les chimistes ont cherché pendant longtemps, — et cherchent encore, — quelle est la véritable cause de l'empoisonnement par les moules. On a pensé d'abord quelle était due à la présence d'un petit animal parasite, appelé *crabe*, qu'on rencontre assez souvent dans le manteau de la moule vivante, et avec lequel cependant la moule semble faire assez bon ménage. Ce fait a été constaté. On l'a ensuite attribuée à un sel de cuivre qui se trouverait dans l'intérieur de ces mollusques. Cette cause ne peut être vraie; d'après les expériences de M. Léon Vidal, la moule serait elle-même la première victime de la moindre ingestion dans ses organes de traces infinitésimales de sel de cuivre soluble.

Une autre cause beaucoup plus vraisemblable, d'après Beunie, serait la présence d'une petite étoile de mer très-commune dans les moules pendant les mois où elles sont nuisibles. Ce médecin, appelé par un de ses collègues grièvement malade pour avoir mangé des moules, vit cesser instantanément les accidents après un vomissement dans les matières duquel il aperçut de petites étoiles de mer. Il chercha dès lors à expérimenter si elles n'étaient pas la cause de ce qu'éprouvait son malade, et se transportant sur les bords de la mer, il vit avec surprise qu'il n'y avait pas une moule dans laquelle on ne trouvât au moins une étoile, ce qui n'avait pas lieu dans les autres temps de l'année. Non content de cette première donnée, il recueillit une certaine quantité de ces mêmes étoiles pour les administrer à des animaux et en observer le résultat : une demi-douzaine mangées par un chien assez fort lui firent éprouver de violents accidents auxquels il succomba. Lorsqu'il les faisait cuire, Beunie remarquait une grande diminution dans l'intensité des symptômes, et ils guérissaient s'il faisait avaler du vinaigre aux animaux. Ces expériences, plusieurs fois répétées, le confirmèrent dans son opinion. Duroudeau les renouvela et obtint les mêmes résultats. Il est parfaitement prouvé aujourd'hui que le frai des étoiles de mer, appliqué sur la peau, l'irrite jusqu'à la sensation de brûlure, y produit de la rougeur, de la tuméfaction et l'engourdissement. Pris à l'intérieur, il provoque les vomissements et des troubles violents du tube digestif.

De toutes ces causes, il n'en est aucune d'exclusive et permanente. Ce qu'il y a de certain, c'est que la moule s'altère assez promptement après avoir quitté l'eau de la mer, et que dans cet état elle provoque des accidents. Il faut donc ne les manger que très-fraîches et du mois de septembre au mois de février. Il est toujours préférable de les manger cuites, assaisonnées avec du vinaigre ou du jus de citron, et arrosées de vin blanc ou de rhum. Il ne faut point en manger avec excès, car c'est là, je crois, la principale cause des accidents. J'ai été appelé deux fois l'hiver dernier pour donner mes soins à deux familles différentes empoisonnées par les moules. Dans la première, le père et la fille, qui en avaient mangé une grande quantité, étaient fortement atteints, la mère, qui en avait mangé modérément, n'éprouva pas le moindre symptôme d'intoxication. Dans la seconde famille, les mêmes faits se produisirent absolument de la même façon. Quoi qu'il en soit, lorsqu'il y a empoisonnement, voici comment les choses se passent :

Deux ou trois heures après l'ingestion des moules, il survient un malaise général, une douleur plus ou moins vive dans la région de l'estomac et des douleurs de tête assez intenses avec des envies de vomir. Il suffit, le plus souvent, de prendre, en ce moment, une forte tasse de thé au rhum ou du café pour dissiper tous ces symptômes; mais il y a des cas plus graves où ces premiers accidents deviennent plus intenses et s'accompagnent de nouveaux symptômes plus alarmants. Ainsi la peau se couvre d'une éruption rougeâtre semblable à la piqûre des orties (urticaire); elle est en même temps le siége d'une démangeaison intolérable et d'une sueur très-abondante. Il existe des coliques violentes, des évacuations par haut et par bas, une soif très-vive, des crampes dans les membres et des spasmes convulsifs; la respiration est pénible, courte, étouffée; le pouls fréquent, petit et serré; la face est tuméfiée et les forces sont abattues. Au milieu de ce cortége de symptômes graves, il n'est pas rare de voir arriver le délire, des sueurs froides et des syncopes plus ou moins répétées.

Traitement. — La première indication consiste à provoquer les vomissements : pour cela, on administre au malade dix centigrammes d'émétique dans un verre d'eau pris en trois ou quatre fois, à dix minutes d'intervalle. Dans le cas où l'on ne pourrait pas se procurer l'émétique, on pourrait le remplacer par un litre et plus d'eau tiède, qui déterminerait les vomissements. Après avoir ainsi débarrassé l'estomac, si l'on suppose, par le temps écoulé depuis le repas, que les moules ont pénétré dans l'intestin, on administre un purgatif dont les effets soient aussi rapides que possible. Je donne volontiers la préférence au sulfovinate de soude, qui agit au bout d'une heure ou une heure et demie. La dose est de 10 à 15 grammes pour un enfant, et de 25 grammes pour un adulte, dans un verre d'eau. Comme boisson, on donne la limonade ordinaire ou de l'eau vinaigrée. Lorsque les forces sont abattues, on cherche à les ranimer soit par du vin chaud, soit par une forte infusion de thé ou de café, additionnée de rhum ou d'eau-de-vie. Enfin, s'il existe des accidents nerveux, on peut les combattre par la potion suivante, dont on prend une cuillerée toutes les heures :

Sirop diacode.	30	grammes.
Eau distillée de laitue.	120	—
Ether sulfurique	5	—

DOCTEUR IZARD.

LA COQUELUCHE

Nous trouvons dans le journal *les Mondes*, sous la signature du docteur Domingos Carlos, de Bahia, une recette contre la coqueluche. Bien que cette recette ait été formulée pour un climat différent du nôtre, nous croyons utile de la signaler à nos lectrices.

Traitement de la coqueluche par l'acide phénique. — La coqueluche est une maladie assez fréquente dans les climats chauds et humides, tels que le nôtre. Ici, on voit très-souvent des épidémies de *tussis convulsa* (c'est le nom vulgaire) aussi nombreuses qu'intenses, surtout l'automne. Ces épidémies sévissent ordinairement sur les enfants, mais la maladie n'est pas rare chez les adultes.

J'ai donc rencontré de nombreuses occasions d'étudier cette affection, et d'essayer les médications qui m'ont semblé les plus rationnelles.

Depuis quelque temps, je supposais que la coqueluche reconnaît une cause parasitaire, des spores, n'importe quelle espèce de champignon capable de produire des altérations assez importantes sur la muqueuse des bronches.

En partant de ce point de vue, au mois de mai 1874, j'ai résolu de faire, pour la première fois chez nous, un essai avec l'acide phénique. J'ai choisi un cas qui résistait aux moyens, presque tous empiriques, que possède la thérapeutique médicale.

Le malade, âgé de deux ans, venait à ma clinique, il y avait à peu près deux semaines, et son état, chaque jour, s'aggravait sensiblement. J'avais épuisé, sans aucun résultat, le long catalogue des substances connues à la pratique comme les plus avantageuses pour combattre cette maladie.

J'eus recours à la formule suivante :

Acide phénique cristallisé. . .	25	centigrammes
Hydrolat de fleurs d'oranger. .	5	grammes.
Julep gommeux.	50	—

L'enfant a pris cette préparation à la dose de 4 à 6 cuillerées à café par jour, et rien autre chose.

Après avoir, pendant trois jours, fait usage de ce médicament, il est revenu à la consulte; mais, cette fois, son état général était bien différent : la toux s'était presque éteinte; pas de fièvre : l'appétit se montrait excellent; la joie était revenue avec la diminution des principaux phénomènes.

Depuis ce bel et imprévu résultat, j'ai continué à prescrire l'acide phénique contre la coqueluche, toujours avec les plus grands avantages, qui ont décidé plusieurs de mes confrères à en faire usage.

Cerises Pompadour, Fraises au champagne, valses; *Radis roses*, mazurka, *Ju'ez Klein Quadrille* et *France adorée!* marche, font fureur.

LES MENUS DE LA SAISON

Novembre

MENU D'UN DINER DE 18 PERSONNES

DEUX POTAGES

Consommé aux œufs pochés.
Bisque aux écrevisses.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Croquettes de volaille.

POISSON

Turbot sauces hollandaise et aux huîtres.

RELEVÉ

Filet de bœuf à la Godard.

ENTRÉES

Côtelettes d'agneau à la purée de céleri.
Riz de veau à la Toulouse.

ROT

Gigot de chevreuil piqué rôti, flanqué de mauviettes.

ENTREMETS

Cardons à l'espagnole.
Champignons à la bordelaise.
Charlotte de poires aux pistaches.
Gâteau mille feuilles.

LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Le Sphinx, 55, avenue de l'Opéra, dont dernièrement, nous visitions les salons, tient toujours le premier rang parmi les magasins de travaux pour dames. Son goût, véritablement artistique, lui a assuré la place qu'il promettait d'atteindre et qu'il mérite assurément. Un tapis de table, genre oriental, brodé sur gros drap bleu militaire, et commandé par une de nos abonnées, nous a particulièrement frappée. C'est avec les tons les plus vifs qu'il a été exécuté, et, certes, nous avons regretté de n'en pouvoir faire paraître le dessin qui, réduit, n'en aurait donné qu'une idée incomplète. Enfin, perfectionnant chaque jour ses modèles, grands et petits, le Sphinx sait tout marquer au coin du bon goût.

Nous avons déjà prévenu nos lectrices du changement d'adresse de Mmes de Milly, afin de leur éviter une course inutile; nous leur rappelons que ces dames demeurent, 22, rue Chaptal, et qu'on les trouve chez elles tous les jours, de midi à deux heures, et le jeudi toute la journée. Pour nos abonnées de province et de l'étranger, qui ne peuvent se rendre chez ces dames, nous leur annonçons que nous allons faire paraître plusieurs nouveaux modèles sortant des ateliers de Mmes de Milly; ces dessins leur seront très-utiles, au moment du nouvel an, pour les cadeaux d'étrennes.

RÉBUS

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

La charité ne s'épuise pas devant les grandes calamités qui frappent le Midi.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.